

MAUTHAUSEN

BULLETIN INTÉRIEUR DE L'AMICALE DES DÉPORTÉS ET FAMILLES DE MAUTHAUSEN
31, Boulevard Saint-Germain, PARIS-V^e — Téléphone : 326 54-51 — C. C. P. Paris 5331-73

NOTRE
CONGRÈS
les 10 et 11
OCTOBRE
— 1970 —
A PARIS

*Réservez
ces journées*

AU CAMP, 25 ANS APRÈS ...

par **Raymond HALLERY** (Matricule 62.621)

Qui, en dehors des survivants, aurait imaginé au moment où s'éteignaient les derniers fours crématoires des camps nazis, qu'un quart de siècle plus tard, des centaines de rescapés de vingt nationalités entourant des milliers de familles réaffirmeraient dans l'union la plus totale et avec une telle passion les sentiments qui les animaient alors.

Nous étions six cents venus de France par train spécial ou en voitures, mais en réalité les 12 000 Français entrés dans ce camp étaient là avec nous. Pas un de ceux qui ne devaient pas revenir, de ceux qui nous ont quitté depuis, pas un de ceux qui n'ont pas pu faire ce pèlerinage pour des raisons de santé trop souvent, ou pour des empêchements personnels, pas un dont le souvenir n'ait été évoqué dans nos conversations ou dans nos méditations pendant cette émouvante marche silencieuse de la gare au camp.

Comment en quelques dizaines de lignes, relater ce pèlerinage du vingt-cinquième anniversaire ? Les milliers de mètres de pellicule tournés par notre ami MOUSSON et tant d'autres, les milliers d'instantanés fixés par des centaines de pèlerins-photographes seraient seuls susceptibles de donner une idée de l'ambiance qui, dès le rendez-vous de la gare de l'Est, a présidé à ce pèlerinage. La « Marseillaise » chantée en chœur en gare de Salzbourg où nous accueillait notre Président et camarade SHEPPARD alors que nous venions de poser les pieds sur la terre autrichienne, donnait le vrai départ de ce pèlerinage. La pluie glacée de Salzbourg, la neige d'Ebensee, le vent glacial pendant les cérémonies nationales du samedi 2 mai à Mauthausen, arrière-garde d'un hiver qui s'éternise aussi là-bas, semblaient attendre notre venue comme pour nous rappeler que nous avions dû, le ventre creux, à demi nus, affronter ces éléments déchainés pendant les mois d'hiver passés là-bas.

Les moments d'intense émotion ne manquèrent pas. De tous, le plus poignant fut la marche silencieuse. Colonne par cinq sur près d'un kilomètre, nous étions un millier à refaire ce chemin que 200 000 hommes et femmes firent sous les coups des SS et les morsures des chiens.

Dans la ville de Mauthausen déserte, comme sur le chemin caillouteux qui monte vers la dernière forteresse, seul le bruit sourd de nos pas rompait un silence impressionnant.

Le cortège, impressionnant de calme et de dignité passe devant les dernières maisons de Mauthausen.





Avant le départ de la marche,
les participants se rassemblent devant la gare.

A cette marche devait succéder une série de cérémonies intimes. Les rescapés et les familles se retrouvèrent dans le recueillement devant les monuments nationaux, devant la plaque inaugurée en hommage à nos compagnes déportées à Mauthausen et sur la place d'appel pour écouter et approuver la proclamation du 25^e anniversaire que lira notre Secrétaire général comme il avait, vingt-cinq ans avant, lu le serment des déportés.

Les cérémonies officielles du dimanche 3 mai qui se déroulèrent sous un soleil printanier nous permirent de constater et de nous réjouir, sans fausse modestie, du rôle et de l'influence de notre Comité International de Mauthausen.

D'éminentes personnalités nous honoraient de leur présence, notamment M. le Chef du gouvernement autrichien, des délégués soviétiques et américains participant à la conférence soviéto-américaine de Vienne sur l'interdiction des armes nucléaires, de nombreux ambassadeurs parmi lesquels l'ambassadeur de France à Vienne et Madame, accompagnés de l'attaché militaire français en Autriche et de Mme et M. le Consul de France à Linz, ainsi que des représentants des autres camps et fédérations de déportés.

Ce pèlerinage a été, sous tous ses aspects, au-delà de ce que nous voulions qu'il fût. Son retentissement n'en sera que plus grand et la proclamation du 2 mai 1970 n'en aura que plus de portée. Il constitue un témoignage de fidélité sans précédent à nos morts, à notre serment d'il y a vingt-cinq ans.

Il faut avoir vu la joie des déportés de vingt nations se retrouvant, s'embrassant, incapables de parler autant à cause de l'émotion que par l'oubli de quelques mots « de charabia » utilisés jadis pour saisir ce qu'est la fraternité internationale.

Après ces journées inoubliables, des milliers de déportés sont repartis aux quatre coins de l'Europe, plus forts pour contribuer à l'avènement de la fraternité internationale, gage de paix et de bonheur pour tous les peuples.

Comment conclure sans dire l'admiration de tous les participants pour l'exemplaire organisation de ce pèlerinage sur tous les plans, citer les artisans de cette réussite prendrait trop de place tant ils sont nombreux. Permettez-moi en votre nom à tous de dire un grand merci à nos camarades autrichiens qui furent à la tâche, et à notre Président SHEPPARD qui, pendant des mois, à préparé ces journées et a su entraîner tous les collectifs des amicales nationales pour qu'au rendez-vous fixé tout fonctionne à merveille comme si tout cela avait été vingt fois répété.

A juste titre, nous sommes fiers de notre Amicale française de Mauthausen après ce pèlerinage, nous sommes encore plus fiers de notre Comité international de Mauthausen.

“ Apprendre les leçons de l'histoire ”

déclare le Chancelier autrichien, Dr. Bruno KREISKY, à la cérémonie du 3 mai 1970

L'oubli est plus difficile à pratiquer par ceux qui ont reçu les coups que par ceux qui les ont seulement comptés !

Est-ce qu'on peut vraiment exiger l'oubli ? Avons-nous d'ailleurs le droit de l'exiger ?

Nous parlons du refus de l'oubli et non du refus de faire justice. La victime seule a le droit d'accorder le pardon généreux. Un état de justice a ses propres lois et le devoir de les appliquer.

Mais l'invitation à l'oubli, comment peut-elle concorder avec le fait que nous devons enseigner l'histoire et l'apprendre ?

On nous parlera des Thermopyles et des héros qui y sont tombés comme la loi l'a exigé. Et on ne devrait pas raconter comment et pourquoi sont morts tous ceux qui sont restés fidèles à leur peuple opprimé et à leur opinion politique et qui ont été les inutiles victimes d'un régime cruel qui a commandé la persécution insensée pour elle-même !

Si on ne veut pas faire l'histoire pour le seul historien, il faut donner un sens

à son enseignement. Même s'il contredit la phrase de Hegel qui estime « que l'histoire nous apprend une chose, mais que les hommes n'en tirent aucun enseignement », l'histoire et particulièrement l'histoire contemporaine doit, selon un jeune historien qui se basait sur les idées de Burchhardt, nous rendre plus clairvoyants pour le futur.

Mais pour cela il est indispensable de connaître l'histoire de ces événements avec ses origines et ses raisons. C'est pour cela que de telles cérémonies du souvenir sont des plus précieuses, car ceux qui ont été les témoins de l'inimaginable, et qui ont survécu, peuvent le transmettre à tous ceux qui vivent à une époque moins cruelle. A tous ceux dont les cœurs et les cerveaux sont prêts à ne pas se fermer aux récits des survivants. Voilà le but et le sens de cette cérémonie. Et celle-ci n'a pas seulement un sens historique mais également un sens créateur. C'est pour nous un impératif de façonner la cohabitation des hommes dans notre société de telle sorte que les conditions subjectives et objectives soient données pour que cessent définitivement la cruauté et l'anéantissement de tout

être individuel ou de peuples entiers ; pour que ces êtres et ces peuples cessent d'être de simples instruments de la politique. Ainsi se réalise le sens le plus profond de l'aspiration politique. Comme le proclamait déjà celui qui est venu du monde de la science et qu'on appelait le père de la cybernétique : « human use of human beings » ce que j'exprimerai par : « laisser l'homme enfin devenir un homme ».

... DU BOUT DU MONDE

Télégramme reçu à l'occasion du pèlerinage
du 25^e anniversaire de la libération
du camp de Mauthausen

Regrettons amèrement ne pouvoir participer au pèlerinage du 25^e anniversaire - Serons toutefois présents à vos côtés pour honorer la mémoire de nos camarades disparus - Fraternelles saluts.

Roger et Yvonne PUPOVAC,
Panama.

Robert SHEPPARD, au nom du Comité International :

« *Vingt-cinq ans après, les Déportés ne conseillent pas d'entrer dans l'histoire à reculons !* »

Monsieur le Chancelier,
Eminence,
Messieurs les représentants
de Gouvernements,
Messieurs les Ambassadeurs,

Mes chers camarades de déportation,

Sur cette terre du camp de Mauthausen, qui est devenue la nôtre par tous les sacrifices qui y ont été consentis, par tout le sang versé, par tous les malheurs endurés, par ceux qui sont morts et ceux qui sont encore vivants, il me revient l'honneur, Monsieur le Chancelier, bien qu'en terre autrichienne, de vous recevoir.

Ma voix n'est pas seulement aujourd'hui celle du représentant des déportés vivants de Mauthausen, mais j'ai le sentiment profond qu'avec nous se dressent en ce moment, sur cette place, tous nos morts.

de concentration : Auschwitz, Buchenwald-Dora, Dachau, Neuengamme, Ravensbrück, Sachsenhausen, Natzweiler et tous leurs commandos, et les assurer de notre indéfectible et fraternelle amitié. Leur présence parmi nous marque l'union sacrée de la déportation et de la résistance.

Je remercie, enfin, les Fédérations Internationales, la Fédération Internationale de la Résistance, la F.I.R., l'Union Internationale de la Résistance et de la Déportation, l'U.I.R.D., d'avoir bien voulu souligner par leur présence officielle, l'estime qu'ils nous portent.

Mes remerciements seraient incomplets si, bien qu'appartenant à notre organisation, je ne m'adressais tout particulièrement à l'Association autrichienne de Mauthausen, en lui disant notre reconnaissance pour tout ce qu'elle a fait pour l'organisation de ces cérémonies anniversaires de notre libération.

Enfin, à vous tous présents sur cette place d'appel, je voudrais, au nom de tous mes camarades, vous dire du fond du cœur combien nous sommes touchés de vous voir si nombreux autour de nous.

**

Depuis deux jours que nous vivons ensemble, depuis deux jours que nous nous sommes tous retrouvés, je ne crois pas qu'il soit nécessaire que je redise aujourd'hui, devant vous, ce qu'a été le camp de Mauthausen, ce qu'ont été les souffrances, ce qu'ont été nos morts.

Je préfère m'adresser plus directement à chacun d'entre vous.

Et d'abord, vous me le pardonnerez bien, à tous mes camarades de déportation, à tous ceux de Mauthausen, à tous ceux des commandos les plus proches et les plus éloignés, à toutes les familles, ceux qui, depuis deux jours, d'où qu'ils viennent, quels que soient leur philosophie, leur religion, leur pays, leurs idées politiques, se sont retrouvés, se sont embrassés, unis comme il y a 25 ans, merveilleuse famille ! merveilleuse union ! merveilleuse démonstration de la grande vérité de la déportation !

Mes camarades, avant de quitter ces lieux sacrés, en vous regardant droit dans les yeux et en ayant le souvenir des yeux de nos morts, que personne n'a jamais fermés, jurons-nous, quoi qu'il advienne, de continuer à faire loyalement tout notre devoir, pour que jamais plus, les générations présentes et à venir, ne connaissent ce que nous avons connu ici.

Que chacun, de retour dans son pays, fasse comprendre autour de lui ce qu'est la tolérance, le sens de la responsabilité et davantage encore, le sens de la solidarité. Eliminons les attermolements, les hypocrisies, les silences complices, où que nous soyons, qui que nous soyons, quoi que



Le chancelier d'Autriche, M. KREISKY, descend l'escalier conduisant aux anciens garages S.S. en compagnie de Robert SHEPPARD.

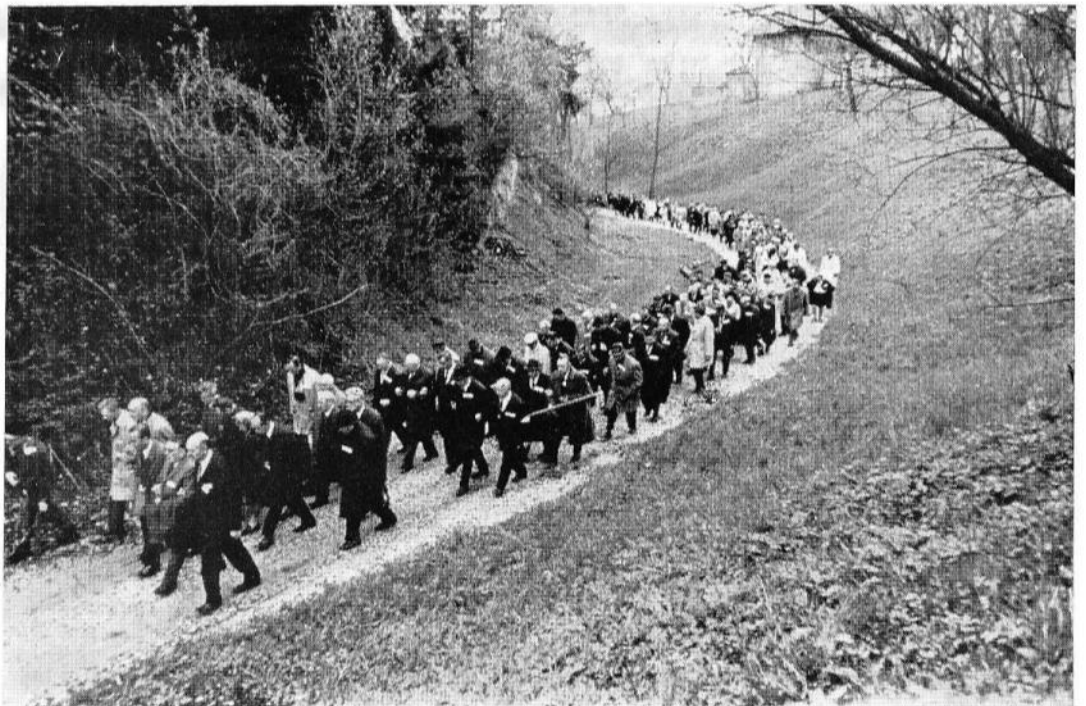
Aujourd'hui, miracle de notre union sacrée, ils sont à nouveau présents.

Monsieur le Chancelier, soyez, au nom de la déportation, profondément remercié, non seulement de votre présence, mais encore de tout ce que vous avez fait et que votre gouvernement a pu faire pour que demeure ineffaçable ce camp de Mauthausen qui devient un mémorial international.

Je voudrais remercier aussi toutes les hautes personnalités qui vous entourent, ainsi que les Autorités civiles, militaires et religieuses de la province de Linz qui, sans compter, se sont dépensées et ont mis à notre disposition depuis si longtemps, toutes les facilités permettant l'organisation de ces cérémonies.

Il me revient le grand honneur de remercier les Autorités religieuses, Son Eminence le Cardinal Köning, Monsieur le Pasteur Monsieur le Grand Rabbin qui ont bien voulu marquer le début de ces cérémonies par la célébration d'offices qui ont été suivis, même par ceux qui ne croient pas, avec respect et dans le recueillement qu'imposent ces lieux sacrés.

Je voudrais remercier tout particulièrement les représentants des autres camps



Dans le petit chemin, la marche silencieuse du Samedi 2 Mai.

nous croyons. Nous avons encore la possibilité et le devoir, parce que nous avons beaucoup souffert, de donner l'exemple de la modération, de la conscience et, par dessus tout, parce que nous savons ce dont nous parlons, du respect et de la dignité de l'homme.

**

Avec modestie et déférence, mais sachant que je parle vraiment au nom de tous mes camarades de bonne volonté, je voudrais encore, depuis ce camp de Mauthausen, dire au monde et à ses dirigeants combien ce que l'on nous a fait vivre est un exemple du danger de la puissance mal utilisée.

Que tous les responsables de notre monde, du fond de leur conscience, s'ils entendent mes paroles, se souviennent que les véritables vainqueurs sont ceux qui donneront la paix au monde, dans le respect de la liberté de chacun.

Allocution de Marie-Jeanne LANGENSCHIED lors de l'inauguration de la plaque en souvenir des femmes.

Monsieur le représentant du Gouvernement
Autrichien,
Excellences,
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,
Chers amis, chers camarades,

Une fois de plus, mes chères compagnes, nous nous retrouvons entre ces murs sinistres, qui, à travers le monde, rappellera toujours une des périodes les plus honteuses de l'histoire de l'humanité.

C'était il y a vingt-cinq ans, nous sommes arrivées ici, au terme d'une de ces inhumaines « marches de la mort », venant de tous les horizons. Beaucoup des nôtres n'ont pas connu la fin de ce voyage, leurs tombes jalonnent les chemins menant à Mauthausen, barrant d'une trace sanglante et indélébile les campagnes de l'Europe centrale.

Nous avons osé croire en la liberté et la vie, mais nos bourreaux nous appelaient des « NACHT UND NEBEL », et nous considéraient comme des mortes en sursis.

« MAUTHAUSEN » camp destiné principalement aux hommes, enfer de concentration, réservé aux plus grands criminels et aux plus grands ennemis du nazisme, c'est le lieu qu'on nous avait choisi pour mieux nous exterminer.

Le résultat ne s'est pas fait attendre, car bien que la période que nous passâmes ici fut relativement courte dans notre vie concentrationnaire, une majorité des nôtres ne purent supporter les rigueurs du régime imposé et y laissèrent leur vie.

Si nous revenons religieusement chaque année ici, c'est pour conserver leur souvenir, c'est pour leur redire dans le cadre même où elles ont vécu leurs derniers instants d'existence, que leur exemple était toujours vivant en nous.

Nous n'avons pas oublié le message qu'elles nous ont transmis en nous quittant, nous demandant de faire savoir à travers le monde des vivants, les terribles souffrances qu'elles avaient endurées, et de lutter pour que plus jamais les hommes ne puissent créer de nouveaux « MAUTHAUSEN ».

Depuis notre libération, nous avons tous œuvré dans ce sens, chacune dans son univers, suivant ses convictions et les forces qui lui avait été laissées.

Malheureusement, nous ne sommes pas éternelles, et déjà beaucoup nous ont quittées, notre groupe se réduit terriblement chaque année.

C'est la raison pour laquelle nous avons désiré que ces murs qui nous entourent

Nous ne regrettons pas nos souffrances passées et croyez bien que nous ne cherchons pas à nous en servir pour nous-mêmes un seul instant. Si chacun veut bien mettre en pratique les vœux simples que nous formons tous ensemble aujourd'hui et entendre sincèrement nos paroles, alors, la mort de tous nos camarades n'aura pas été inutile.

**

Pour terminer, je voudrais enfin m'adresser aux jeunes qui sont présents avec nous aujourd'hui ou qui m'entendent, de quelque pays qu'ils viennent ou de quelque pays qu'ils soient, pour leur dire le sens de ces cérémonies. Il ne s'agit pas pour nous de ressasser éternellement le passé, il ne s'agit pas pour nous de chercher à rappeler aux nouvelles générations, qui ont leurs problèmes que nous partageons, ce que nous étions ou ce que nous avons pu faire.

Il s'agit pour nous, simplement, de nous recueillir devant ceux qui ont fait l'ultime sacrifice en laissant leur vie dans des souffrances atroces, pour la liberté du monde, pour votre liberté, les jeunes!

Il s'agit aussi, vingt-cinq après, de vous passer le relais, mais de vous le passer en vous montrant le danger de l'extrémisme, le danger du fanatisme.

Ce seront mes dernières paroles, puis, ce sera à vous de jouer, en vous souvenant du serment et de l'expérience de vos aînés. Ne vous y trompez pas, il ne s'agit pas pour nous de demander que l'on regarde perpétuellement en arrière et d'entrer dans l'histoire à reculons, mais simplement, que l'on se souvienne de notre sacrifice pour permettre aux générations présentes et aux générations futures, de mieux regarder en avant.



Devant notre monument,
les déportés et familles se
rassemblent.

puissent rappeler notre passage en ces lieux, à tous ceux qui dans l'avenir passeront par ici.

La plaque qui vient d'être dévoilée devant vous tous, aura le triste mérite de représenter toutes nos compagnes qui n'ont jamais revu leur foyer, toutes celles dont les familles éplorées attendront éternellement le retour, mais qui auront fait leur devoir jusqu'au sacrifice de leur existence.

Qu'il nous soit permis ici de remercier les autorités de ce pays, qui nous ont aidé à la réalisation de ce vœu que nous avons émis, il y a des années déjà, et qui voit ce jour sa réalisation.

Nous remercions également bien vivement nos compagnons du Comité international, ainsi que toutes les amicales nationales, tant pour leur soutien que pour l'aide dont ils nous ont entourés.

Maintenant que ce voile est tombé, recueillons-nous en répétant le serment fait à nos compagnes disparues :

Plus jamais de camp de concentration!
Plus jamais de « MAUTHAUSEN »!

Texte de la plaque des femmes :

« Dans ce camp ont été détenues plus de 3 000 femmes de différentes nationalités, qui combattirent pour la libération de leur pays et la paix du monde. »

Un profane qui sait traduire "Mauthausen"

« Paris-Match » avait envoyé une équipe pour suivre le pèlerinage, mais pour des raisons diverses, le reportage n'a pu passer dans ce périodique. L'Amicale a jugé bon de demander à l'un des reporters, M. Jean-Claude DAMAMME, de nous dire comment il a vu et senti Mauthausen. Ce sont ses impressions, celle d'un homme jeune, découvrant la déportation, que nous publions ci-après.

Inutile de demander à la population. Elle ne comprend pas !

Il faut bien chercher pour trouver, plus que discrète, une petite pancarte jaune sur laquelle on peut dire : « KZ Lager Mauthausen ». Même si ce nom draine chaque année des milliers de touristes, avec ses lettres noires, il évoque des faits dont beaucoup aujourd'hui voudraient effacer le souvenir.

Trois jours de trajet, entassés à 120 dans des wagons de marchandises, sans air, sans eau et sans nourriture, amènent des centaines d'hommes exténués dans une petite gare autrichienne. Pour éviter les évasions, ils ont voyagé nus. Au cours du voyage, des jeunes sont devenus fous, des vieux sont morts ou agonisent. Les vêtements forment un tas sur le ballast. Chacun puise au hasard. Qu'importe la couleur du veston ! Qu'importe si les chaussures sont du même pied ! Ils meurent de soif. Dans leur hébétude, ils ne voient que la petite fontaine, une petite fontaine de couleur brune qu'il faut amorcer à la main. Boire ! Certains essayent. Selon l'humeur des SS casqués et armés qui les surveillent, ils sont rossés ou abattus sur place.

Rassemblement en colonne par cinq. Un ordre gueulé : le misérable troupeau se met en marche, tête basse sous les coups. Un village. Personne sur les trottoirs. C'est interdit. Seuls les enfants ont le droit de sortir. Pour jeter des pierres. Une heure de marche ponctuée de coups et d'insultes. Le convoi s'arrête devant une large porte

A la fin de la marche silencieuse, la tête du cortège approche de la porte d'entrée du camp.



dont les SS ouvrent le double battant de bois. Finies les maisonnettes du village ! Finie la vie !

Un nouveau convoi est prisonnier du camp d'extermination de Mauthausen.

Déshabillage le long du mur d'enceinte. Descente à la salle de douche ; derrière une table, un homme en blouse blanche inter-

roge. Il doit être médecin : « Avez-vous une maladie contagieuse ? » Certains se rappelant leur service militaire, répondent oui ; ils imaginent déjà le lit et les draps blancs de l'infirmerie. Une lettre, « K », les distingue aussitôt de leurs camarades. Les malheureux ne le savent pas encore : K ne signifie pas krank, malade, mais krematorium. Pour eux, le séjour sera bref. Dans la pièce à côté, à coups de gueule et à coups de bâton, les hommes sont poussés à trois ou quatre par pomme de douche. Un jet d'eau bouillant, puis glacé, tombe sur les crânes tondu et sur les corps rasés de près. La peau brûlée se cloque.

Distribution de linge : une chemise, un caleçon et des sandales à semelles de bois, « les claquettes », souvent du même pied, jamais à la taille. Ainsi vêtus, les hommes retrouvent la cour. Dans la nuit opaque, sous les projecteurs, elle se découpe comme un rectangle blafard sur lequel flotte une odeur écœurante. Cette odeur, les déportés l'ont sentie à leur arrivée sans pouvoir la définir. Maintenant ils savent : c'est l'odeur de la chair humaine que l'on brûle dans les crématoires tout proches. Ils s'habitueront vite.

Toujours sous les coups, les SS les propulsent vers des baraques en bois, la « quarantaine », où sont parqués tous les nouveaux arrivants. Dans un espace de huit mètres sur six, il faut s'entasser à trois cents pour dormir, têtes contre pieds. S'il fait chaud, les fenêtres sont fermées. L'hiver, c'est le contraire et, s'il pleut, le chef de chambre, un détenu de droit commun au service des SS fait ouvrir les fenêtres du côté où chasse la pluie.

Un immense parterre de fleurs devant le monument international. A droite, les caméras de la T.V. autrichienne sont braquées vers la tribune d'honneur.





Le dépôt de la gerbe de l'Amicale devant le Monument Français.

Ce sont les kapos qui apprennent aux nouveaux arrivants leur nouvelle condition : ils ne sont plus que des nombres. Désormais, tout leur trésor sera constitué par une gamelle, une cuillère et un peigne pour vingt.

La quarantaine (de quelques jours à plusieurs semaines, selon les cas) est terminée. Le véritable martyre va pouvoir commencer. Que pourrai-je dire, que ne connaissent déjà les déportés et leurs familles, moi qui n'avais jamais encore visité un camp de la mort. Un déporté m'a servi de guide. Son visage émacié, ses yeux un peu fixes et ses paroles ont fait ressusciter des horreurs que j'aurais pu croire sorties de l'imagination d'un sadique dément...

J'ai vu la gare, elle n'a pas changé de couleur et la petite fontaine est toujours là ; et le garagiste aussi qui, à huit ans, jetait des pierres sur les convois de déportés ; et les douches, et les baraques.

J'ai vu le bunker et les crématoires dont les flammes étaient visibles à trente kilomètres ; et la salle des exécutions avec la grille pour l'écoulement du sang ; et la chambre à gaz déguisée en salle de douche. Lorsqu'un gros bonnet du régime visitait Mauthausen, ZIEREIS, le commandant du camp, lui offrait ce divertissement rare : la mise à mort de 150 squelettes qui ne soupçonnaient l'ignoble duperie que lorsqu'ils commençaient à suffoquer dans les vapeurs de zyklon.

J'ai frissonné dans la chambre de dissection où, avant brûlage, « les médecins » du camp arrachaient les dents en or des cadavres et découpaient les lambeaux de peau tatouée pour en faire abat-jours et couvertures de livres.

J'ai « visité » les cellules du bunker, temple du sadisme des SS. Décrire ce qui s'est passé dans ces cellules est impensable : à la libération du camp, on a retrouvé les murs et les sols souillés de cervelle et maculés de sang.

J'ai regardé le mur le long duquel ZIEREIS fit aligner quarante déportés qu'il offrit à son fils pour son quatorzième anniversaire. Quarante fois assassin à quatorze ans !

J'ai vu la carrière où travaillaient en permanence un millier de « squelettes », extrayant à la main des pierres de vingt kilos. La moitié de leur poids. En vacillant, ils escaladaient un escalier de 186 marches,

de hauteur inégale ; le bloc de granit posé sur l'épaule entaillait la peau jusqu'à l'os. Souvent un homme, épuisé, s'affaissait, serrant sa pierre dans ses bras et il entraînait dans sa chute plusieurs de ses camarades que les SS achevaient à coups de pieds, de triques ou de crosses de fusil.

Faut-il rappeler cette paroi abrupte de la carrière d'où les tortionnaires précipitèrent des centaines de déportés. Ceux-ci se disloquaient sur les rochers et, les membres brisés, se noyaient dans des fosses alimentées par les eaux de pluie. Certains déportés, vaincus par tant de cruauté, d'humiliation, de souffrances, se jetaient eux-mêmes du haut de la falaise. Les SS les appelaient les « parachutistes ».

Vingt-cinq ans après, l'herbe a poussé. Le sang a séché. L'horrible odeur s'est dissipée, le gazouillement des oiseaux a remplacé les cris des torturés.

Il faut faire un effort de chaque instant pour se souvenir que chaque brin d'herbe du plateau de Mauthausen a été nourri du sang des fusillés, des dévorés vivants par les chiens, des exécutés à la hache ou au gourdin.

Je me sentais coupable de secouer la cendre de ma cigarette là où un homme avait souffert avant de perdre la vie. Peut-on imaginer aujourd'hui ce que représente de souffrances le plus petit grattement d'ongles encore visible dans la chambre à gaz ? Et si, dans les cellules du bunker, une peinture blanche recouvre le sang qui imprègne les murs, nombre de tortionnaires, eux, vivent libres et tranquilles. Libres et parfois blanchis par la « justice ». Et rien ne les empêche de revenir en touristes sur les lieux de leurs crimes.

Mauthausen : avant 1938, un joli village autrichien de 3 000 habitants au bord du Danube, à 170 km de Vienne et à 22 km de Linz, patrie de Hitler, d'Eichmann et de Kaltenbrunner. Mauthausen compte maintenant 5 000 habitants et le garagiste vend de l'essence aux déportés qui font le pèlerinage en voiture. 200 000 morts ont fait d'un point sur une carte, une tache. Aujourd'hui, le village est toujours aussi joli et la campagne aussi belle. Rien n'a changé. Si pourtant. A Mauthausen, le beau Danube ne sera plus jamais bleu.

5 mai 1970. Beaucoup des 25 000 survivants sont là. L'évocation d'une simple croûte de pain, devenue symbole de souffrance et de dénuement, suffit à faire pleurer certains d'entre eux. Ils croient devoir s'en excuser.

Qu'ils soient curés ou communistes, leur amitié, leur camaraderie, leur solidarité ne sont pas feintes. J'ai beaucoup parlé avec quelques-uns d'entre eux. Je serais fier de pouvoir être leur ami.

Une accolade. Un regard échangé, dans lequel ce sont des minutes, des heures, des jours, des semaines, des mois de souffrance qu'ils revivent sans avoir besoin de parler.

Je me détournais pour ne pas les gêner, mais lorsque je les regardais, je me surprenais à les envier.

Et puis, j'ai pleuré. Je n'ai pas honte.

En tête du cortège français le dimanche 3, M. l'Ambassadeur de France à Vienne, aux côtés de Michel HACQ et d'Emile VALLEY.



Les allocutions au monument français

Emile VALLEY (extrait)

Nous avons été les premiers à ériger ici un monument, il a été fait avec des pierres récupérées à la carrière, pierre taillées par nos camarades.

Le cœur qui le surmonte renferme le livre d'or contenant les noms de nos camarades morts à Mauthausen.

Chaque année, déportés et familles, nous venons nombreux fleurir notre monument. Pour nous, anciens déportés, je pense que c'est conserver intact le souvenir de nos camarades, mais aussi puiser la force de continuer ce même combat pour lequel ils ont donné leur vie. C'est la chose essentielle si nous voulons être dignes d'eux, continuer le combat pour un monde meilleur avec plus de justice et de liberté et pour la paix. Continuons à lutter pour l'idéal pour lequel ils sont morts.

Monsieur le Consul de France à LINZ

Il y a vingt-cinq ans, les armées alliées victorieuses libéraient le camp de Mauthausen et ses sinistres commandos où en quelques années 200 000 personnes, hommes, femmes, enfants, furent internés dans des conditions particulièrement horribles et meurtrières, soit pour leurs activités politiques, leurs convictions religieuses, soit en raison de leur origine raciale ou leur nationalité. Confondus avec les criminels de droit commun et soumis à un travail inhumain, plus de la moitié d'entre eux, parmi lesquels plus de 8 000 Français, périrent dans des souffrances atroces, pendus, fusillés, tombés inanimés, de faim, de froid, de coups et d'épuisement.

Aujourd'hui, les survivants de cette entreprise, œuvrant, unis au sein d'un même mouvement, célèbrent le vingt-cinquième anniversaire de leur liberté retrouvée. Pour votre part, chers compatriotes, vous pouvez être fiers, je crois. Vous êtes restés fidèles au choix que vous avez fait. Dès le mois de mai 1945, vous vous êtes effacés, vous vous êtes oubliés. Fidèles à votre promesse solennelle, vous avez consacré le meilleur de vous-même au souvenir de vos disparus et au service de leurs familles. Vous êtes restés constamment vigilants, très loin de tout sentiment d'hostilité et de tout esprit de revanche, animés du désir de promouvoir l'idéal de justice et de fraternité que vous avez forgé dans le malheur commun. Vous êtes résolus à tout mettre en œuvre pour éviter le retour de situations qui ont marqué si douloureusement notre pays et nos propres vies. Vous appelez sans cesse à l'union de toutes les bonnes volontés pour mettre au banc de la société internationale toutes violences, et de partout, vous enseignez aux jeunes qui ne l'ont pas connue, l'histoire récente, vous leur apprenez l'amour, l'affection et le devoir. Puissiez-vous réussir dans votre entreprise d'union en faveur de la liberté et de la dignité de l'homme par l'idéal de notre patrie, de sa sécurité et de la paix dans tous ses foyers.

Puissent être couronnés de succès tous les efforts que vous déployez en vue de construire un monde plus humain et une France plus heureuse. Tel est le souhait que je forme en cet instant particulièrement émouvant.



Visages graves trahissant l'émotion pendant l'allocution de M. le Consul de France devant le Monument Français.

Le Vice-Président Michel Hacq à la cérémonie de Melk

« Nos morts nous ont laissé un message... »

Nous, mes camarades, qui avons eu la chance de survivre, n'oublions jamais ce que fut cet enfer et les visages de souffrance de nos compagnons de toutes nationalités qui, quelles qu'aient été leurs pensées religieuses ou philosophiques, se trouvaient rassemblés dans cet univers dantesque parce qu'ils défendaient un idéal de foi et de liberté et qui périrent au cours de cette seule année 1944-1945 : ils furent près de 8 000 !

.....
Leurs cendres ont été dispersées par les vents à travers une nature pourtant si belle et si pleine de poésie et de paix.

Leurs corps décharnés par la torture, la souffrance et la maladie, squelettes aux yeux fiévreux et hagards, se sont évanouis dans l'âcre fumée de ces sinistres fours.

Mais quelles qu'aient été la croyance et la foi de ces morts, ils ont trouvé dans l'aurole du martyr le repos éternel de l'âme.

Leur souvenir, vingt-cinq ans après, ne

s'estompe pas : notre présence ici en est le témoignage.

Nous, les survivants de 1970, renouvelons ici le serment de ne jamais les oublier. Leurs noms sont inscrits maintenant en lettres d'or dans les annales de l'histoire et les générations futures perpétueront leur mémoire.

Témoins et victimes d'un des drames les plus cruels, les plus inhumains du monde contemporain, ils nous ont laissé pour toujours un message de paix et de liberté. C'est pour nous, mes camarades survivants, un testament sacré : comme à Mauthausen, comme à Melk, nous resterons unis par cette solidarité concentrationnaire qui fut notre force morale, afin de barrer la route à toute entreprise visant à ressusciter un tel régime de terreur et de tyrannie sanglante.

Et puisque nos chers disparus n'ont pas de sépulture, nous leur dirons avec le poète que « le vrai tombeau des morts est le cœur des vivants ».



A Melk, tous les anciens posent pour la photo-souvenir aux côtés de l'actuel commandant de la caserne.

Allocution de Juan de DIEGO à EBENSEE :

Mesdames, Messieurs, chers camarades,
Après une captivité marquée par des humiliations et des sévices insoupçonnables, après d'innombrables efforts pour survivre, l'aube de la liberté arrivait au camp d'Ebensee, il y a vingt-cinq ans. Cependant, il ne faut pas oublier que le camp d'Ebensee fut particulièrement meurtrier, que des milliers d'hommes de toutes nationalités succombèrent pour défendre la justice et la liberté.

Nous sommes réunis ici pour rendre hommage à nos camarades disparus, en même temps qu'à ceux qui vivent et qui, ici présents, témoignent une fois de plus de leur fraternité.

Ce vingt-cinquième anniversaire nous donne l'occasion de rappeler que rien n'est possible sans le respect de la personne humaine et que toute atteinte à ce devoir sacré ouvre des dangers comme ceux que nous avons connus aux sombres jours de l'hitlérisme.

Puisse cet humble hommage constituer une preuve de plus de notre affection et de notre fidèle souvenir pour les familles de nos innombrables disparus.



A Ebensee, sous la neige, les anciens retrouvent une atmosphère inoubliable dans le chemin qui monte au tunnel



Devant le Mémorial à EBENSEE

ALLOCUTION EN ESPAGNOL

Señoras, Señores, camaradas y amigos,
En nombre de los Republicanos Españoles e deportados de los campos de Mauthausen y Ebensee hago nuestra la alocucion leida en Francés recordando que el pueblo Español presente en 1936 por la defensa de la justicia y la libertad lo esta todavia.

TRADUCTION :

Mesdames, Messieurs, chers camarades et amis,
Au nom des républicains espagnols, anciens déportés des camps de Mauthausen et Ebensee, nous faisons nôtre l'allocution adressée en Français en rappelant que le peuple espagnol, en 1936, luttait déjà pour la justice et la liberté et que cette lutte continue encore.

Dans le journal yougoslave "GLAS" (La Voix) du 6 Mai 1970 :

"A vous qui avez souffert ou qui êtes morts ici " !

A l'occasion du 25^e anniversaire de la Libération, l'Amicale française des Anciens Déportés de Mauthausen a organisé un grand voyage du souvenir. Les participants ont visité Mauthausen et les commandos de ce sinistre camp. Un groupe de 130 anciens détenus, dont la majorité a participé à la construction du tunnel de Ljubelj, aux pieds des Karavanken, est venu, ici, retrouver d'anciens souvenirs et visiter ce que l'on appelait autrefois « Le baigne sous la neige » qui est le titre du livre que Gaston Charlet a consacré aux horreurs de Ljubelj.

Lundi, dans la matinée, le groupe de Ljubelj est venu s'incliner devant le monument aux morts, situé sur le côté autrichien du tunnel, où se trouvait le « camp nord » ; puis ils sont arrivés sur le côté yougoslave. Nos très chers invités qui ont vécu la terreur nazie avec nous, sur notre sol, ont été salués par Marjan B'zjak, Président de la municipalité de Trzic. Le responsable du groupe français, André LAITHIER, l'a remercié de l'accueil chaleureux et fraternel réservé aux camarades français. Ceux-ci ont été salués également par les habitants de Trzic qui les ont aidés comme ils le pouvaient pendant les moments difficiles que l'on n'est pas près d'oublier. Citons notamment les représentants de l'Association des internés de Ljubljana et des organisations sociales et politiques de la commune de Trzic. Les groupes folkloriques et la musique étaient également présents.

Les anciens déportés et leurs proches ont déposé une gerbe de fleurs à l'entrée du tunnel, devant une plaque commémorative. Cette cérémonie s'est déroulée dans un silence impressionnant dans lequel planait le souvenir des chers disparus.

Hier, s'est déroulée cette cérémonie commémorative, et aujourd'hui nos amis français regagnent déjà leur patrie. Nous voulons croire que sont devenues réalité ces paroles de M. LAITHIER : « Nous ne sommes pas surpris de voir que la population de Trzic nous reçoive toujours si gentiment. » Nous croyons aussi qu'en ces lieux où, autrefois, ils ont connu tant d'horreurs, nos amis se sont sentis mieux, plus heureux !



Joan GRANGER répond aux salutations de M. le Maire de Trzic devant le Monument.

CEUX DU LJUBELJ

4 à 6 Mai 1970

Le lundi 4 mai, à l'heure même où le train du vingt-cinquième anniversaire affrété par l'Amicale pénètre dans la gare de l'Est, trois autocars viennent se ranger devant l'hôtel de Léoben où cent cinquante de nos amis ont passé la nuit avant de poursuivre, sous la direction d'André LAITHIER, leur pèlerinage en Yougoslavie.

Bientôt chacun est installé et le cap est mis sur Klagenfurt — matinée radieuse, étape sans histoire. On évoque les cérémonies de la veille; on admire le paysage; certains s'étonnent de n'apercevoir derrière les barbelés des prés verdissants, les troupeaux qu'on s'attendrait à y trouver en cette saison. Et c'est l'arrivée dans la capitale de la Carinthie où le temps est strictement limité. Déjeuner, achat de cartes postales et de films et, de nouveau, l'autocar. A la sortie de la ville, des flèches énormes indiquent la direction de la frontière. Devant nous, les Karawanken. Le cœur des anciens de Ljubelj se met à battre plus fort, car les noms des localités traversées ou signalées évoquent pour eux des souvenirs très précis. Très vite, le profil de la ville s'accroît, des plaques de neige apparaissent çà et là, le paysage se fait âpre, les villages s'espacent. Voici le dernier poste d'essence et la montée devient plus lente. Les regards tendus s'accrochent à chaque cabane des ponts-et-chaussées, à chaque tournant, à chaque vacher même. La mémoire essaie de se retrouver. Un dernier virage, une petite plateforme, le poste de la police autrichienne: l'entrée nord du tunnel. Devant la plaque commémorative, tous se figent, une gerbe est déposée, une minute de silence est observée. Ceux qui ont souffert et lutté en ces lieux voudraient pouvoir conduire, à cinq cents mètres de là, les compagnes ou les enfants de nos amis disparus, jusqu'à l'emplacement du camp aujourd'hui complètement démantelé. Mais l'épaisseur de la neige rend cette entreprise difficile, sinon imprudente. On se contente de quelques photos-souvenir avant de franchir la frontière. Et c'est l'arrivée en terre slovène. Le soleil est de la partie, nous sommes immédiatement entourés, fleuris, embrassés. Voici le pain et le sel de l'hospitalité. Une fanfare est là qui exécute les hymnes nationaux. Des jeunes gens et jeunes filles en costumes nationaux nous prodiguent toute leur attention. Au nom de la population, le maire de Trzic nous souhaite la bienvenue sur le territoire de la commune qu'il administre; porte-parole de notre groupe, des anciens du Ljubelj, de l'Amicale toute



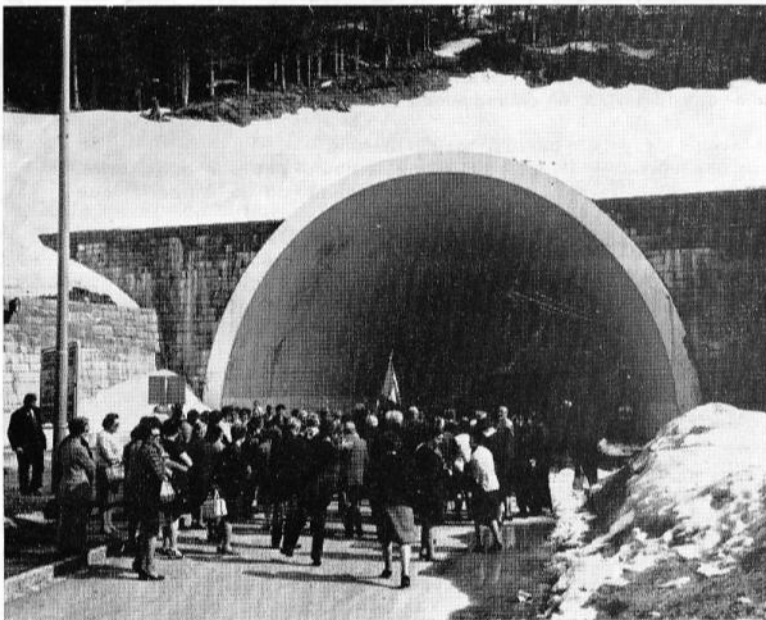
Derrière le drapeau de l'Amicale, les déportés et familles montent en cortège vers le monument de Ljubelj.

entière. André LAITHIER remercie et exalte l'amitié franco-yougoslave.

Et pendant plus d'une heure, Français et Yougoslaves essaient de se comprendre, se souviennent, trinquent, échangent des fanions ou des insignes. Avec sa souple fermeté, notre responsable met fin à ces cordiales retrouvailles, car il faut maintenant nous séparer en deux groupes: ceux qui perceront le tunnel et leurs familles seront logés dans un hôtel récemment édifié près du poste de douane; les autres membres de notre caravane iront à Bled, station estivale justement renommée.

Le soleil a depuis longtemps déjà disparu derrière la barrière montagneuse, mais nous savons que la nuit ne viendra pas tout de suite. Et il est décidé de descendre à pied, par l'ancienne route jusqu'à ce qui fut le camp sud. Je dois dire que commentent pour moi, à partir

de ce moment, les minutes les plus poignantes de notre pèlerinage. Les baraques ont disparu; seuls quelques soubassements de pierre permettent encore de repérer les anciens blocs, les cuisines, le revier. Nous déposons quelques fleurs au fond du crématoire. Pendant ces instants de recueillement, je revois tous mes compagnons d'alors; quelques-uns sont là ce soir. Nos jeunes d'autrefois si ardents, si dynamiques, ont maintenant les cheveux qui grisonnent, la bedaine qui s'affirme, une démarche moins ferme à l'approche de la cinquantaine. Mais je sais qu'à travers les soucis ou les maux, ils ont conservé le cœur pur et la conscience assurée. Et je comprends maintenant l'affirmation maintes fois rejetée depuis deux jours, que nous avons tous vingt-cinq ans. Parmi tant et tant de nous, compagnons vivants ou disparus, je n'aurais pas voulu choisir. Pourtant qu'on me permette, à l'emplacement du revier, d'évoquer la mémoire d'un héros qui vient de disparaître, notre inoubliable Roland LECOUTRE



A l'entrée du tunnel.



Un groupe d'anciens est allé pieusement fleurir le « trou » où étaient incinérées les victimes.

et que le bulletin de l'Amicale transmette, en ces jours anniversaires, toutes nos affectueuses pensées à son épouse et à son fils.

C'est maintenant la lente remontée au milieu de l'univers minéral. Bien des yeux sont embués, des épouses pleurent. Mais ce soir, nous n'allons pas au travail ; un gîte confortable nous attend et nous avons un invité : notre ami YANKO, aujourd'hui chargé de hautes responsabilités scientifiques et administratives par le gouvernement de son pays. Il est resté l'homme modeste qui risqua cent fois sa vie pour assurer la liaison entre l'état-major des partisans et les responsables de l'organisation de résistance du camp. Il nous dit les ruses qu'il employa pour mener à bien sa mission en déjouant les pièges de la gestapo.

La matinée du mardi rassemble tout le groupe autour du monument élevé à la mémoire des

combattants du Ljubelj, au bord de la route, près de l'ancien camp sud. Après l'allocution du maire de Trzic, notre ami GRANGER, qui fut au camp un des dirigeants du front national, dit ce que les anciens déportés français doivent à la population slovène et à ses partisans en exaltant notre mutuelle amitié.

Il était convenu que l'après-midi serait un après-midi de détente sur les rives du lac, à Bled. Malheureusement, une pluie tenace gâcha tout ; pas question de promenade ni sur, ni autour du lac ; il faut se contenter de faire du lèche-vitrine.

Sur le chemin du retour, nous nous arrêtons quelques heures à Trzic. Démonstrations d'amitié dans les rues, les boutiques, les cafés. Beaucoup d'entre nous souhaitent visiter le Musée de la résistance, l'établissement étant en cours de restauration, il nous est seulement permis de

voir quelques-unes des pièces qui y seront exposées. Nous sommes assurés que la résistance des Français au Ljubelj y tiendra une large place. On nous montre notamment des photos de la Brigade Liberté à l'entraînement au camp de Radovljica ou défilant dans les rues de Trzic.

Les heures passées en Slovénie nous ont paru bien courtes. Demain, il faudra repartir, nous serons salués par les autorités de Trzic. Après avoir traversé l'Autriche du sud au nord, nous reprendrons le train à Salzburg. Nous dormirons fort peu, parlerons beaucoup et envisagerons, non le pèlerinage du cinquantième anniversaire, ce qui ne serait guère raisonnable, mais celui du trentième.

Roger CLEMENT,
matricule 59 747

Avec le car DES ANCIENS DE RELD-ZIPF

Merci à l'Amicale et à Jacques HENRIET, ancien de ce commando, de nous avoir réunis, car je pense que rien ne pouvait nous donner plus émouvante joie que de nous regrouper, vivants, 25 ans après.

Voilà donc, un quart de siècle après leur libération, que plus de 25 anciens de ce petit mais terrible commando de Zipf se retrouvent pour la première fois, car au 20^e anniversaire nous n'étions que cinq.

Pendant tout le voyage, nos camarades ont su entourer les veuves de nos très bons amis DUTEMS et HABOURDIN.

Dans un grand recueillement, nous sommes allés à pied méditer à l'emplacement du camp, malgré la tempête de neige qui nous reportait 25 ans en arrière.

Que de souvenirs des souffrances endurées ! Toute l'atmosphère de cette tragique comédie revenait à notre mémoire. Le décor était toujours là ; les acteurs retrouvaient leur place dans leur camp, et même nos morts étaient présents pour nous crier : « Nous aussi nous étions là. »

Oui, nous avons déjeuné sur les lieux de nos peines, mais jamais je n'oublierai le regard vague de certains camarades en jetant un coup d'œil par la fenêtre. Que pensaient-ils ?

Après ce repas, nous sommes allés fouiller nos « travaux », chacun à la recherche de ses coups de pioche et ce n'est pas la neige ni nos chaussures fines trempées qui pouvaient arrêter notre marche à la recherche du temps passé.

Nous sommes redescendus déçus, mais une nouvelle tentative par les caves de la brasserie ayant réussi, nous avons pu parachever notre pèlerinage, et chose extraordinaire, c'est notre guide qui nous demandait des explications.

Notre première journée se termina dans un hôtel d'Ebensée, le commando de Zipf redevenait Mauthausen après une journée d'autonomie, mais quelle journée !

Merci à tous d'être venus et je compte sur vous pour le raconter à nos camarades absents.

Quelle joie de revoir l'évadé de Zipf, encore en vie et avec quel moral ! Non, je ne peux pas commencer à citer des noms, j'aurais trop peur d'en oublier un.

A Mauthausen, nous avons eu le plaisir de voir quelques anciens de Zipf, venir nous rejoindre, parmi eux des Français, mais aussi des Espagnols.

Pour moi aussi une très grande joie, celle de revoir mon ami yougoslave, le Docteur Milchevitch, de Belgrade, ancien aussi de Reld-Zipf, venu là avec sa famille.

Merci, merci, et préparons ensemble le trentième anniversaire de notre libération.

Paul LE CAER
Mle 27.008.



Anciens de Reld-Zipf, réunis 25 années plus tard.

COMITE INTERNATIONAL DE MAUTHAUSEN PROCLAMATION

des anciens du Mauthausen, le 12 Mai 1970.

Il y a un quart de siècle, les canons de la deuxième guerre mondiale se taisaient. Le troisième Reich était enfin anéanti dans la honte de ses affreux méfaits. Il y a un quart de siècle, les portes des camps de concentration et d'extermination se sont ouvertes. L'avance victorieuse des armées alliées et la solidarité internationale au camp qui ne connaissait aucune différence de nationalité, de race, d'opinion, de philosophie ou d'idéologie, a permis aux détenus de Mauthausen de se libérer eux-mêmes, le 5 mai 1945.

Pour nous tous, un avenir de paix s'ouvrait, resplendissant.

Hélas ! — vingt-cinq ans après — la paix ne règne toujours pas sur notre terre. Cette paix qui, pour nous, allait de soi avec l'anéantissement de la barbarie que nous avions connue.

Inquiets de la renaissance du fascisme, non seulement en R.F.A. où il pousse à des révisions de frontières inadmissibles, mais encore dans bien d'autres pays sous des formes diverses, nous lançons un appel solennel à la vigilance de tous pour que le monde ne se laisse pas entraîner vers des extrémismes redoutables pour chacun, pour qu'en toute circonstance les relations entre Etats soient fondées sur la renonciation à la violence.

Vingt-cinq ans après, nous ne pouvons mieux faire que de reprendre les termes du serment que, tous ensemble, nous avions prononcé sur cette place d'appel, le 16 mai 1945 :

« La paix et la liberté sont les garants du bonheur des peuples, et l'édification du monde sur de nouvelles bases de justice sociale et nationale est le seul chemin vers une collaboration pacifique des Etats et des peuples. Sur les bases de la fraternité internationale, nous voulons ériger le plus beau monument qu'il nous sera possible d'ériger aux soldats, tombés pour la liberté.

LE MONDE DE L'HOMME LIBRE !

Nous nous adressons au monde entier par cet appel :

« AIDEZ-NOUS DANS NOTRE TACHE ! »

Marc ZAMANSKY *Liberté et camps de concentration*

réflexions du temps présent sur le temps passé

En 1940, la France fut condamnée à l'occupation des armées allemandes, avec les circonstances aggravantes de l'empreinte nazie. Toutes les questions étaient vidées de leur sens en partie ou en totalité par une seule : libérer le sol national.

Trente années transforment des faits en souvenirs, des idées en certitudes.

Je n'appellerai à moi que peu de souvenirs, je présenterai une certitude, encore que la forme logique d'un exposé, peut-être trop long ou trop bref, desserve la thèse.

Nous étions quelques-uns, en septembre 1939, parés de l'étiquette « sursitaires ». Le sentiment d'une fatalité ou d'un jeu avait marqué une instruction militaire dite accélérée pour qu'on s'efforcât de nous apprendre beaucoup de mathématiques, de physique, de règlements de toutes natures, de discipline extérieure, sans dire mot du danger que connaît la patrie, de ce qu'était la guerre, de ce qu'était le combat et le rôle d'un officier d'artillerie. Je l'apprenais, mal, en juin 1940, et il me reste le goût amer de n'avoir à peu près rien fait puisqu'on ne m'avait rien appris de ce que je devais savoir.

Je crois me souvenir avoir rompu les amarres la première fois quand, vers la fin de juillet 1940, je connus des bribes d'un appel lancé un mois plus tôt à Londres par un homme qu'on appelait le général de Gaulle. Je pouvais donc dire oui à quelqu'un.

Dans quelques années, si le temps m'est donné, je me souviendrai des jours et des mois qu'il fallut vivre parce qu'un jour nous avions dit non à la défaite, probablement sans trop réfléchir, ce qui est d'une certaine manière une victoire de la déraison ou, plutôt, une victoire de l'esprit sur la raison. Ce ne fut une victoire que cinq ans plus tard et il fallut, entre temps, connaître d'autres défaites, celles qui menèrent nombre d'entre nous dans les prisons alimentées par la police secrète allemande, les services de contre-espionnage ou de sûreté, et de là, dans les camps de concentration.

Mon propos n'est pas de décrire la « vie concentrationnaire » sur laquelle tout a été dit. Mais les réflexions qui suivent exigent que soient rappelés les principes qui organisaient cette vie.

Un camp de concentration est construit sur quelques « idées » simples :

- c'est une société construite logiquement à partir d'axiomes faux ;
- les règles quotidiennes d'une société n'ont pas de réciproques (exemples : pas de travail, pas de pain ; il faut être propre même quand on vit dans la crasse ; etc.) ;
- les principes moraux et spirituels sont affirmés (exemples : on ne vole pas, même pour manger ; la mort est une délivrance, donc les pendaisons ont lieu en musique ; etc.) ;
- les fautes sont sanctionnées, mais pour simplifier, la seule sanction de fait est la mort ;
- le « concentrationnaire » n'est pas un homme puisqu'il est « concentrationnaire ».

Cette société est donc absurde. Mais ceux qui l'ont construite ont tenté de prouver que les axiomes qu'ils avaient adoptés étaient vrais en instaurant un système qui devait mener à la déchéance, à la destruction de toute valeur, de toutes les valeurs.

L'homme désire, possède ou garde des biens matériels ou immatériels, et il leur attribue une valeur de manière absolue ou par comparaison avec d'autres biens. Ces biens-valeurs, ou plus brièvement ces valeurs, reposent sur des données de la matière sensible ou de la société, même si elles se détachent de ces données, exception faite pour les valeurs spirituelles et particulièrement celle de la foi religieuse. Les unes sont élémentaires et touchent à la vie physiologique ; il en est ainsi de manger et dormir. D'autres reposent sur des biens matériels mais sont moins immédiates et déjà personnelles. On s'attache à une montre, à une maison, à une œuvre d'art. Les valeurs qui ont pour objet la société touchent aux conceptions philosophiques, morales, donc aussi politiques. Elles sont liées à un groupe d'hommes mais aussi à des valeurs intellectuelles, voire spirituelles. La tradition libérale de la France, le souci d'une liberté individuelle, parfois exacerbé par les limites que l'organisation de l'Etat impose nécessairement, est une valeur sociale bien différente de celle que créèrent les premiers nazis en la fondant sur une « supériorité » ethnique et sur la priorité donnée à la collectivité ou à l'Etat. L'amour de la patrie est une valeur de société, en partie indépendante de l'organisation de l'Etat et dans une certaine mesure des individus qui forment la nation.

Mais il est des valeurs beaucoup plus individuelles, sans lesquelles il n'y a pas de société civilisée, qui touchent aux fondations profondes de l'homme, qui s'expriment par des actes, des signes que manifeste même un homme isolé parce qu'il est à lui-même sa propre société et se donne à lui-même en spectacle. La pitié, la courtoisie, l'amitié, l'expression de la vérité, l'indulgence que ne contredit pas une certaine forme de fermeté intellectuelle, sont à la fois signes et valeurs qui reflètent ce que communément on appelle le respect de l'homme et de sa dignité.

On ne peut oublier que certains hommes accordent une grande importance aux valeurs spirituelles et religieuses, manifestent parfois quelque courage parce qu'ils pensent que dans certaines circonstances, la vie n'est plus un bien premier.

Je n'ai présenté qu'un inventaire maladroit et disparate de ces valeurs que les philosophes savent analyser. Je n'ai voulu que présenter l'idée que chaque homme tient à « certaines choses ». Chacun de nous classe ses propres valeurs ; il pense, à une époque de sa vie, que telle est plus précieuse que telle autre et crée ainsi une échelle de valeurs. On peut imaginer de nombreuses échelles (décroissantes) de valeurs. Par exemple : gagner beaucoup d'argent, manger, dormir, etc. ; ou bien : la liberté physique, le confort matériel, etc. ; ou bien encore : la vie spirituelle, la famille, les valeurs esthétiques, etc.

Chaque échelle est teintée par les premiers barreaux, c'est-à-dire que la « qualité » d'une échelle résulte de ce qui est placé en tête. On peut alors naturellement se demander si, de manière absolue, des valeurs sont plus importantes que d'autres, si on peut comparer des échelles de valeurs qui varient d'un homme à un autre.

L'idée abstraite qui viendrait à l'esprit est de les mettre à l'épreuve. Il se trouve que les camps de concentration ont permis des essais réels.

L'homme est caractérisé par l'échelle de valeurs qu'il s'est construite et c'est son seul bien ; si elle meurt, il ne lui reste rien. Mais peut-il rester encore quelque chose dans les pires conditions ? C'est une réponse affirmative qu'apporte la vie et la société concentrationnaires. Il est difficile d'imaginer une société plus absurde, plus destructrice que celle-là. S'il est vrai que presque tout disparaissait, tout ne disparaissait pas. Il n'est plus question de liberté physique, de nourriture, il n'est plus question de gagner de l'argent, de partir en vacances, la justice et la liberté individuelle n'existent plus. Mais on a vu vivre dans les camps la courtoisie, la pitié, la charité, affirmer l'amour de la patrie, l'amour des hommes, renaître fugitivement des valeurs artistiques fondées sur les souvenirs, exprimer la vie spirituelle et la foi plus par l'attitude et le regard que par le geste.

Alors apparaissaient des évidences. Des valeurs, des signes non seulement résistaient mais encore prenaient une importance que nous n'avions que devinée. Elles changeaient une vie dépouillée de tout ce que l'homme désire dans un premier mouvement. Nous voyions la démonstration de leur rôle et la nécessité de fonder sur elles une vie d'homme, quelles que fussent les préoccupations qui nous saisiraient après notre retour.

C'est peut-être en déportation que j'ai découvert que, pour tout homme, la notion de liberté lui est personnelle et n'est que l'ensemble des valeurs qu'il admet et l'échelle sur laquelle il les place. Il devenait clair que cette liberté ne pouvait être définie qu'indirectement et que l'homme connaissait la Liberté dès qu'il admettait comme biens premiers tout ce que la société concentrationnaire ne parvenait pas à détruire.

Peut-être avons-nous découvert l'homme parce qu'il mourrait et l'avons-nous vu grandir par sa déchéance apparente.

Marc ZAMANSKY,
20 avril 1970.

A qui la millième ?



N'attendez pas. Commandez-la aujourd'hui même. Pour cela, envoyez 20 F à l'Amicale, par chèque ou mandat ou virement au C.C.P. 5331-73 Paris, en précisant bien « Médaille-Souvenir » et le nom et adresse exacte du ou des destinataires.

LES CÉRÉMONIES EN FRANCE

DU XXV^e ANNIVERSAIRE

COMPTE RENDU DES CEREMONIES NATIONALES — dël ; ?dnrDbèi

En plus des magnifiques cérémonies internationales au camp de Mauthausen les 2 et 3 mai 1970, il y eut, à Paris, à l'occasion du 25^e anniversaire de la libération des camps, des cérémonies nationales organisées par le ministère des Anciens Combattants et les Associations de Déportés.

Ces cérémonies débutèrent le samedi 25 avril 1970 par une messe célébrée, en présence de M. le ministre des Anciens Combattants, en l'église Saint-Roch, près de la chapelle du souvenir de la Déportation où reposent des cendres prélevées dans les différents camps.

Après la messe eut lieu une veillée au Mémorial des martyrs de la déportation, à la pointe de l'île de la Cité. On ne se retrouve jamais dans cette crypte du souvenir, au niveau de la Seine, sans revoir la cohorte de ceux qui ne sont pas revenus.

Un cortège se rendit ensuite à pied au Mémorial du martyr juif inconnu, pour se recueillir en souvenir des millions de juifs abattus ou gazés sous le régime nazi.

Le lendemain, dimanche 26 avril 1970, la France entière célébrait le souvenir des « martyrs de la Déportation ».

M. le Président de la République vint déposer une gerbe au Mémorial de la déportation et assista ensuite à la messe solennelle célébrée à Notre-Dame par des prêtres anciens déportés, et au cours de laquelle le Père Riquet put, grâce à la télévision, rappeler à tous les Français ce que fut la déportation.

L'après-midi, M. le Premier ministre, accompagné du ministre des Anciens Combattants, se rendit au Mont Valérien, au Mémorial de la France combattante et se recueillit, en présence des déportés, dans la clairière où des milliers de nos compagnons des prisons de Paris furent fusillés. Les survivants de la déportation défilèrent ensuite à l'Arc de Triomphe où eut lieu un dépôt de gerbes et la cérémonie traditionnelle de la flamme.

Le soir fut inauguré, devant la prison de Fresnes, un monument élevé en souvenir de ceux qui connurent les cellules de cette prison et qui furent ensuite déportés.

Le drapeau de notre Amicale était présent dans toutes ces cérémonies, porté par notre camarade SALOMON, accompagné par de nombreux camarades.

La dernière cérémonie en commémoration du 25^e anniversaire de la libération des camps eut lieu le jeudi 7 mai 1970, à Compiègne, où quelques centaines de survivants se retrouvèrent à la gare, dans l'après-midi. Après un dépôt de gerbes au monument élevé sur les quais de la gare, un cortège traversa la ville.

Derrière les drapeaux étaient portées des pancartes rappelant le nom des principaux camps, suivies par quelques survivants de ces camps. Après la traversée de la ville qui n'oublie pas, des camions de l'armée nous amenèrent au camp de Royal-Lieu où eut lieu un dépôt de gerbes le long de l'enceinte du camp. Le soir, sur la place centrale, qui fut pour tant de nous notre première place d'appel, eut lieu la cérémonie probablement la plus émouvante de toutes celles célébrées à l'occasion du 25^e anniversaire de la libération des camps.

Après que fut allumée une flamme, une première garde d'honneur fut montée par M. le ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre et les autorités militaires ; ces personnalités nous laissèrent ensuite entre nous, et dans la nuit tombée, les survivants de chaque camp vinrent, à tour de rôle, monter la garde.

Tous, hommes et femmes, se recueillaient dans le souvenir de nos morts, pendant qu'une voix grave et lente lisait des lettres de résistants ou de déportés, ou des poèmes.



AUSCHWITZ.

Mes chers parents,

« Si le ciel était du papier, et si toutes les mers du monde étaient de l'encre, ils ne suffiraient pas pour que je puisse vous décrire ma souffrance et tout ce qui se passe autour de moi... Avant-hier, deux garçons se sont évadés, alors, on nous a fait mettre en rang et chaque cinquième a été fusillé. Je n'avais pas le numéro cinq, mais je sais que je ne sortirai pas vivant de ce lieu. »

CHAIM - 14 ans.

BUCHENWALD - DORA.

« Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas ;
Et leur sang rouge ruisselle
Même couleur, même éclat. »

DACHAU.

« Adieu, la mort m'appelle. Je ne veux ni bandeau, ni être attaché.
Je vous embrasse tous. C'est dur quand même de mourir. Mille baisers. Vive la France. Un condamné à mort de 16 ans. Excusez faute et orthographe. Pas le temps de relire. Expéditeur : Henri FERTE, au ciel, près de Dieu. »

FLOSSENBURG - SACHSENHAUSEN.

« Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines.
Ami, entends-tu ces cris sourds du pays qu'on enchaîne.
Ohé ! partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme.
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et des larmes. »

MAUTHAUSEN.

« Ils n'arrivaient pas tous à la fin du voyage
Ceux qui sont revenus peuvent-ils être heureux
Ils essaient d'oublier, étonnés qu'à leur âge,
Les veines de leurs bras soient devenues si bleues. »

NEUENGAMME.

« Loïn, dans l'infini, s'étendent de grands prés marécageux,
Pas un seul oiseau ne chante sur les arbres secs et creux
Oh ! terre de détresse où nous devons sans cesse piocher. »

RAVENSBRUCK - BERGEN - BELSEN.

« Le ciel est noir, la terre est noire,
Dur est le gel, lourd est mon cœur. »

STRUTHOF.

« J'ai rêvé tellement fort de toi
J'ai tellement marché, tellement parlé,
tellement aimé ton ombre
Qu'il ne me reste plus rien de toi.
Il me reste d'être l'ombre parmi les ombres
D'être cent fois plus ombre que l'ombre
D'être l'ombre qui viendra et reviendra
Dans ta vie ensoleillée. »

Et quand, après ces quelques heures passées ensemble à Compiègne, nous avons quitté le camp dans la nuit, nous avons senti plus vivant le souvenir de ceux qui, il y a plus de vingt-cinq ans, sont partis avec nous pour un si long voyage, et ne sont pas revenus.

« Si l'écho de leur voix faiblit, nous périrons. »

J. KRZYNSKI,

Mle 26 297.

En raison de l'accord international

Des camarades se sont étonnés, lors du pèlerinage, de n'avoir pas entendu de discours en français dans certaines cérémonies (Gusen, Hartheim). Il est bon de rappeler que le Comité International, pour permettre une bonne organisation et ne pas allonger excessivement les différentes manifestations, avait décidé que les allocutions seraient faites en deux langues dans chacun des quatre commandos. C'est à Melk, où le pourcentage de Français était le plus important, qu'un discours fut fait dans notre langue par notre Vice-Président Michel HACQ. A Ebensee, notre ami de DIEGO a parlé — en français et en espagnol — au nom des Républicains espagnols réunis au sein de notre Amicale.

L'Homélie du R. P. Michel RIQUET à Notre-Dame de Paris.

Notre frère est mort pour autre et plus grand que lui

Monsieur le Président de la République,
Messieurs les Ambassadeurs,
Messieurs les Représentants des Assemblées
élues et des Corps constitués,

Dans cette cathédrale témoin des grandes heures de la France, où plus d'un d'entre vous accompagnait le général de Gaulle dans l'enthousiasme délirant de la libération de Paris, nous voici rassemblés de nouveau pour prier et remercier Dieu, réfléchir devant Lui aux événements dont nous célébrons le vingt-cinquième anniversaire et faire face aux tâches qui nous incombent encore pour demain.

Bénédictions Dieu, d'abord, qui nous a permis de connaître, voilà un quart de siècle, la joie et la fierté d'une victoire qui, après avoir libéré notre territoire de l'humiliation et des multiples souffrances d'une occupation étrangère particulièrement oppressive, venait enfin rendre la liberté à ces milliers de Français prisonniers de guerre, requis du travail en Allemagne ou déportés dans les camps de concentration. D'en être revenus et d'avoir survécu, alors que tant de nos compagnons y sont restés et que tant d'autres, depuis leur retour, ont déjà succombé aux séquelles des traitements inhumains qu'ils y avaient subis, n'est-ce pas une grâce et qui nous interdit d'être ingrats ?

Mais s'il convient d'en remercier Dieu, nous ne pouvons oublier, en ce jour, ceux qui, pour cette libération, se firent les auxiliaires de sa Providence, avec les forces françaises et leurs chefs prestigieux y compris le plus grand, nos alliés d'alors, nos frères d'Amérique et de Russie associés à ceux d'Angleterre, de Belgique, de Hollande, de Yougoslavie. Si leurs armées nous ont délivrés, nous ne pouvons pas oublier non plus ceux-là qui furent, dans les camps, nos compagnons de misère et de résistance, russes, polonais, hongrois, tchèques, italiens, espagnols et ceux des autrichiens et des allemands qui partagèrent, eux aussi, nos épreuves et notre lutte contre la barbarie du régime nazi.

Dans l'effarante promiscuité des camps de concentration, nous avons eu la joie de connaître, sans aucune discrimination de race, de langue, de religion ou de parti, le meilleur non moins que le pire de l'humanité. Jamais peut-être comme là, l'homme ne s'est révélé à l'homme aussi dépouillé de tout masque, de tout revêtement artificiel. Nu et dépourvu de tout, réduit aux seules ressources de son organisme mais, surtout, de son esprit et de son cœur, chacun pouvait faire le bilan de ce qui lui reste de personnel quand lui sont arrachés tous les signes extérieurs de richesse, d'honneur et de respectabilité. Par là se révélaient les véritables trésors de l'homme, l'authentique noblesse, les valeurs dont rien ne peut nous déposséder.

Même privé de son habituel arsenal d'instruments et de médicaments, le médecin

trouvait encore moyen de soigner et, plus encore, de conseiller et de reconforter. Sans église et sans ornements liturgiques, le prêtre, aussi nu que ses camarades, pouvait encore les aider à prier et à trouver dans une foi renouée par l'épreuve, la force de ne pas désespérer et d'aimer quand même, d'aimer encore Dieu dans l'homme et l'homme en Dieu. Ce sermon et cette prière du Vendredi Saint dans un wagon de 126 hommes nus ; ce socialiste allemand qui, sur sa misérable couche, se confesse, les mains jointes comme un gisant de cathédrale ; ce français qui s'éteint en murmurant : « Vous direz à ma femme que jamais je n'ai senti Dieu si près de moi » ; ce prêtre moribond qui dans la nuit de Noël me confie : « Si je dois y rester, c'était prévu au départ et c'était offert pour l'Eglise et la classe ouvrière », ces souvenirs, ces images ineffaçables nous préservent à jamais d'oublier

ce qu'un croyant peut trouver de force et de sérénité dans sa foi et dans sa prière.

Il est vrai que des camarades incroyants, voire athées, nous ont donné aussi d'admirables exemples de courage, de dignité, de dévouement et de générosité.

Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Qu'importe comment s'appelle
Cette clarté sur leurs pas
Que l'un fût de la chapelle
Et l'autre s'y dérobât
Et leur sang rouge ruisselle
Même couleur, même éclat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas.

Suite page 14

Le Message de M. Henri DUVILLARD

Ministre des A.C.V.G.

pour le XXV^e anniversaire de notre libération

Un quart de siècle s'est écoulé depuis le retour parmi nous des premiers rescapés des camps d'extermination nazis. Mais les listes de nos compatriotes manquant, hélas ! à l'appel, ne cessaient de s'allonger. Il allait s'avérer finalement que sur plus de deux cent mille Français déportés, l'immense majorité avait été victime de « la mort lente », c'est-à-dire avait succombé au terme d'une longue et atroce agonie, dans les pires conditions physiques et morales.

En ce XXV^e anniversaire, notre pensée, chargée de reconnaissance, va vers tous ceux qui ne sont plus, vers leurs camarades survivants à qui revient la mission sacrée de tenir le flambeau, et vers toutes leurs familles. Nous redisons également notre profonde gratitude à nos Alliés ayant si puissamment contribué, au prix de tant de sang et de larmes, à notre commune victoire finale sur l'odieuse tyrannie raciste et totalitaire.

Seuls les revenants de l'univers concentrationnaire en connaissent l'abominable signification et ont pu nous apporter les bouleversants témoignages qui allaient être une affreuse révélation pour tous les peuples civilisés, en général, et le nôtre, en particulier.

Il nous fallait ainsi découvrir ce fait brutal, épouvantable, apparemment inconcevable et pourtant réel dans toute son horreur : l'anéantissement systématique de l'être humain méticuleusement organisé, sadiquement effectué, sans précédent dans l'Histoire, au moins à cette échelle, n'avait pas fait moins de dix millions de victimes aux nationalités les plus diverses.

Tous et toutes avaient, avant de s'éteindre, souffert au-delà de l'extrême limite des forces humaines.

En cette journée nationale de la Déportation, nous devons nous souvenir, nous recueillir, nous engager.

Nous souvenir du sacrifice consenti par tous ceux qui ont fait le don total, afin de rendre à la France son indépendance et sa liberté.

Nous recueillir devant nos Monuments où leurs noms sont venus rejoindre ceux qui, avant eux, avaient déjà tout donné.

Prendre envers eux, par respect pour leur mémoire, l'engagement de tout faire pour rendre toujours plus fécond leur holocauste et à jamais impossibles de telles violations des droits de la personne humaine. Promettons-leur aussi de bâtir une société toujours plus fraternelle au sein de laquelle chacun puisse librement, au service du bien commun, s'épanouir, se dévouer, s'accomplir.

Il faut que l'amitié et la solidarité des camps qui ont su s'affranchir des doctrines, des classes sociales, des idéologies, des races et des nationalités, puissent s'amplifier, déborder et redonner au genre humain sa raison de vivre.

En ce XXV^e anniversaire, les Déportés, unis comme ils l'étaient dans les camps, conscients du message qu'ils ont à transmettre, ont le droit et le devoir de faire entendre leur voix pour contribuer à affranchir enfin le monde de l'injustice, de la haine, du mépris de l'individu et à l'orienter vers la fraternité et la paix.

Mais celui qui n'y croyait pas, ne croyait-il vraiment à rien ? Il ne croyait pas au ciel tel que le représente certaine imagerie d'Épinal. Mais il pensait, incontestablement, qu'au-delà de sa propre vie, encluse dans le temps et l'espace, quelque réalité valait la peine qu'il lui sacrifiât précisément tout ce qu'il était ici-bas. Confusément, mais héroïquement, généreusement, il a préféré ce qui le dépassait à ce qu'il palpait, sentait, goûtait et qui satisfaisait l'animal. Il est mort non pour lui mais pour autre et plus grand que lui. Or, l'amour inconditionnel de l'autre en tant qu'autre, sans exclusives ni limitations égoïstes, implique nécessairement la reconnaissance d'un au-delà transcendant.

Dans cet œcuménisme de l'amour au-delà de tout égoïsme individuel, nous avons aux pires moments de notre déportation, connu quelques-unes des joies les plus pures et les plus authentiques de notre vie. Celle-là même que recommandait Jésus : « N'aie de joie qu'en regardant ton frère avec bienveillance ». Mais que dire de tous ceux qui ont accompli jusqu'au sacrifice suprême le « Aimez-vous les uns les autres », car « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » ? Saint Jean, lui, n'hésitait pas à conclure : « Aimons-nous donc et Dieu sera en nous et son amour trouvera en nous son achèvement ».

Cette conviction qu'en aimant sans recherche égoïste de soi-même, les hommes, tous les hommes, on aime aussi Dieu lui-même, leur Créateur et leur Sauveur, nous en avons fait, là-bas, une incomparable expérience. Pourquoi, demain, ne pas la poursuivre entre Français, entre Européens, entre tous les peuples du monde ?

Ces pensées, Monsieur le Président, ne vous sont pas étrangères, non plus qu'à votre premier Ministre et à ses collègues. Vous adressant, tout récemment, « au Congrès américain, incarnation de la plus ancienne démocratie », vous disiez : « Il n'est pas pour un peuple mission plus noble que de prendre à son compte la vieille parole d'Antigone : ma vocation n'est pas la haine, mais l'amour, non la guerre, mais la paix ».

Ce vers de Sophocle, tout gonflé de sentiments chrétiens, je l'avais déjà lu dans la lettre émouvante d'une petite Belge dont le grand-père venait d'être fusillé au Mont-Valérien. « Je ne suis pas faite pour partager la haine, mais pour communier à l'amour ».

Un quart de siècle après la fin de cette tragédie de la déportation, dans une France libérée de toute domination ennemie comme de toute tutelle étrangère, en paix avec tous les peuples, y compris ceux qui furent, dans un passé plus ou moins proche, des adversaires redoutables, le plus urgent devoir n'est-il pas de réaliser entre les Français cette

cohésion, cette solidarité, cette amitié qui, seules, dans les camps de la mort, nous ont permis de survivre et de garder visage d'homme ? Aujourd'hui comme alors, et si souvent dans notre histoire, il n'y a d'espoir de vie moins dure, de sauvegarder des valeurs de notre civilisation que dans l'union et l'amitié de tous les Français. C'est, nous le savons et personnellement je n'en doute pas, la préoccupation majeure de votre gouvernement soucieux de substituer partout le dialogue et la concertation aux vaines contestations et plus encore aux violences empressées à détruire ce qu'elles seraient incapables de reconstruire. Pour ce rassemblement et cette coopération de tous les hommes de bonne volonté, pour une France libérée non seulement de toute oppression ennemie mais plus encore des querelles, des inimitiés, des factions partisans qui, trop souvent, l'ont déchirée et affaiblie, les survivants des camps de la mort se doivent d'être partout et dans tous les domaines des artisans de paix, passionnément résolus à suivre le conseil de l'apôtre Paul aux chrétiens de Rome : « Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais triomphe du mal par le bien, de la haine par l'amour. »

A cette intention qui sera, je l'espère, celle de tous ici, nous allons ensemble célébrer l'Eucharistie du souvenir, de la reconnaissance et de la paix.

Amen.

LES ANCIENS DE MATHAUSEN

A PERPIGNAN

LES ANCIENS DE MATHAUSEN des Pyrénées
Le vingt-cinquième anniversaire de la libération des camps et de la victoire des alliés sur le nazisme a été célébré avec éclat à Perpignan.

Pendant près de vingt jours se sont déroulées des cérémonies, des congrès, des inaugurations et des expositions qui ont eu lieu à cette occasion et nos camarades de l'Amicale furent nombreux à apporter leur concours ou leur présence.

Le dimanche 10 mai, plus de cinquante membres de l'Amicale se réunissaient pour fleurir le monument aux morts de la résistance et de la déportation, et se recueillir en souvenir de ceux qui sont restés là-bas.

Notre camarade DAPERRE, souligna en quelques mots, l'esprit de sacrifice de ces héros tombés pour la liberté, retraça brièvement la libération des camps et nous engagea à renouveler, chaque année à la même époque, ce geste symbolique envers nos morts et disparus de la résistance et de la déportation.

Après cette cérémonie, les anciens de Mauthausen et leurs familles se retrouvèrent à Elne, devant une bonne table qui leur fit oublier les gamelles du passé. Quatre-vingt-quatre convives assistaient à ce repas fraternel, qui est notre deuxième sortie de l'année, et nous nous félicitons du bon travail collectif d'organisation qui a permis la réussite de ces manifestations.

A LYON

LES RESCAPÉS DES CAMPS DE CONCENTRATION ONT FLEURI LE MONUMENT AUX MORTS DE LA DEPORTATION

Sous le titre ci-dessus, nous avons relevé dans la presse locale lyonnaise l'article ci-après :

« Les rescapés des camps de déportation n'oublient pas. Ils font de leur mieux pour transmettre à leurs enfants la haine de la guerre afin qu'ils

ne voient jamais les atrocités que nous avons connues... Ce culte du souvenir nous unit aujourd'hui comme nous l'étions au camp. »

C'est ainsi que s'exprimait E. VALLEY, secrétaire général de l'Amicale de Mauthausen, dans l'allocution qu'il prononçait devant le monument du « VEILLEUR » place Bellecour, monument élevé à la mémoire des victimes de la déportation.

Une foule importante assistait à cette cérémonie que la nécessité de la circulation voulait d'une durée réduite : le temps de l'allocution, celui du dépôt de la gerbe de l'Amicale des déportés de Mauthausen et des bouquets de fleurs des familles et celui de la minute de silence précédée de la sonnerie des clairons du « 99 » et tout était terminé. Mais les témoins restaient imprégnés de l'émotion de cet instant.

Les drapeaux de la F.N.D.I.R.P. de Lyon et de Villeurbanne encadraient le monument durant cette courte et émouvante cérémonie, à laquelle assistaient M. BONNET, Directeur du Ministère des Anciens Combattants, représentant le préfet de la région ; M. René JOLIVOT, conseiller municipal, représentant le maire de Lyon ; Mme RIVIERE, représentant l'Amicale de Ravenbruck ; Mme BAUER, de l'A.D.I.R., Mme CASTELLANO de la F.N.D.I.R.P. ; M. LAROCHE, président de l'Amicale de Dora-Ellich ; M. AMBRA, des M.U.A.D.I.R. ; M. POULET, des anciens d'Eyssey, etc...

AU PÈRE LACHAISE

Le dimanche 26 avril, Journée Nationale de la Déportation, avait lieu aussi notre traditionnelle cérémonie devant le Monument du Père Lachaise.

En dépit des autres manifestations, nationales ou locales, bon nombre d'anciens et de familles avaient répondu à notre appel. C'est Raymond HALLERY qui, au nom du bureau de l'Amicale, marqua, au cours d'une brève mais émouvante allocution, le sens de notre présence : fidélité à la mémoire de nos morts, solidarité entre les survivants, vigilance envers les néo-nazis.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE :

**Alexandre Chapovalov
de Kiev à un camarade Espagnol**

Mon cher ami,

Malheureusement, ni moi, ni André, ni Nicolas ne participeront à la délégation devant se rendre au camp à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire. A cet effet, je te prie de transmettre en mon nom les excuses à Pablo, à Fernandez et Emile VALLEY qui avaient pris tant de soins pour nous.

Nous tous espérons que, même cette année, vous pourrez venir à Kiev, où je crois nous pourrions nous voir, nous rappeler le passé, causer sur le présent et l'avenir.

Je te prie beaucoup, toi, notre cher ami, tous nos camarades espagnols et français, de rendre hommage en notre nom aussi à tous ceux qui sont tombés à Mauthausen et à Ebensee. Au cours des cérémonies, vous pouvez être sûrs, que comme nous l'étions aux années de lutte contre le fascisme, nous sommes toujours avec vous et restons fidèles à la cause commune, à l'amitié impérissable et au serment que nous avons fait au camp.

LA RÉGENCE

Hôtel — Restaurant — Salon de thé
Tél. : le 80-20, au PLATEAU D'ASSY
à 15 minutes de la station de PLAINE-JOUX
(Haute-Savoie)

Tarif spécial accordé aux membres des Associations Nationales d'Anciens Combattants et aux Veuves de Guerre.

Pension complète : 36 F par jour + service.
Prix spéciaux enfants : 50 % jusqu'à 7 ans - 30 % de 7 à 12 ans.
Ouvert toute l'année.

DOUZE PÉLERINS SUR SIX CENTS

NOUS DISENT ICI, LES PREMIERS PARMIS D'AUTRES, LEURS IMPRESSIONS SUR LES GRANDES JOURNÉES DE MAUTHAUSEN

Nous avons demandé ses impressions à Nicole C..., fille d'un ancien d'Ebensée, qui accompagnait ses parents dans le pèlerinage. Voici la lettre qu'elle nous a adressée :

Chers amis,

Etre un des porte-parole du groupe ne peut que m'honorer et c'est avec plaisir que je vais essayer de vous faire part de ce qui m'a le plus marquée au cours de ce pèlerinage.

J'ai été particulièrement frappée par l'amitié qui règne entre tous les déportés, sans tenir compte des options politiques ou religieuses des uns et des autres, ni des nationalités. Cette chaîne d'union laisse une impression indescriptible chaque fois que tous ces frères d'infortune se retrouvent pour ne former qu'une seule grande famille. Il m'est impossible d'exprimer par des mots ce que doivent ressentir ces hommes lorsqu'ils se revoient et se reconnaissent, pour certains, après ces vingt-cinq années écoulées. Eux-mêmes ne font que se regarder et s'étreindre sans une parole, seuls leurs yeux parlent et plus d'une fois l'émotion m'a saisie.

Cette chaleur fraternelle ne laisse pas indifférentes les familles qui sont entraînées spontanément dans cet engrenage de joie et de cordialité humaine qui manquent tant à notre époque.

Je souhaite que beaucoup de jeunes puissent effectuer un pèlerinage comme celui-ci, car sans doute après seraient-ils incapables d'écrire dans le métro, comme je l'ai vu, ou ailleurs, une phrase comme celle-ci :

« Bagnoules et Juifs au four. »

Il m'est impossible de croire que tant de haine exprimée dans ces quelques mots soit le fait d'un inconscient.

Combien est plus rassurant l'accueil que nous a réservé le peuple yougoslave. Ce partage du pain et du sel, signe tangible d'une réelle et sincère amitié, prouve que le Français est le bienvenu. Je pourrais aussi citer tant de petits gestes touchants...

Je n'oublierai pas de remercier, en mon nom personnel, les organisateurs, les animateurs et aussi toutes les personnes qui ont fait preuve de tant de gentillesse à mon égard.

Soyez assurés que je garde un excellent souvenir des quelques jours passés ensemble et j'espère qu'une prochaine occasion me sera offerte.

Bien amicalement.

De nombreuses lettres, de tous les coins de France, sont parvenues à l'Amicale depuis notre retour d'Autriche. Nous en publions ci-après quelques extraits :

Monsieur VALLEY et cher ami,

De retour du pèlerinage à Mauthausen, je tiens à vous remercier, vous et vos collaborateurs, de tout ce que vous avez fait pour nous faire vivre plus près de nos morts, de l'organisation magistrale que vous avez déployée avec tout votre cœur, en un mot de votre extrême dévouement.

Je n'oublierai jamais cette marche silencieuse de la gare au camp de Mauthausen, cette marche à laquelle je craignais tant de ne pouvoir participer, cette marche du souvenir et de la solidarité.

Mme L....

Cher Monsieur VALLEY et ses collaborateurs,

Avant participé au vingt-cinquième anniversaire de la libération de Mauthausen, je tiens à vous remercier et vous féliciter de la marche de votre organisation, ainsi que de votre discours et de celui de M. le Consul. J'ai été très touchée que, vingt-cinq ans après, nos chers disparus n'étaient pas oubliés, car pour nous, les vieilles mamans, ainsi que toutes les veuves et orphelins, c'est un grand réconfort de voir que, malgré les souffrances, vous revenez sur cette terre maudite nous apporter votre appui, ce dont je vous suis très reconnaissante.

Je ne voudrais pas terminer sans vous signaler M. et Mme GOUFFAULT et leur fille qui ont été d'un dévouement extrême pour tous et je vous prie de leur adresser nos sincères remerciements. Mon affectueuse amitié.

Mme V....

Cher ami et camarade,

Après le retour du vingt-cinquième anniversaire de la libération du camp de Mauthausen, d'un commun accord et du fervent désir de mes camarades, nous tenons, vous et votre comité d'organisation, à vous féliciter de la bonne tenue et de la bonne marche de ce pieux pèlerinage.

En hommage à tous nos morts et parmi eux, nos plus chers camarades de combat dont le souvenir reste toujours vivant, au respect que nous leur devons, nous ne pouvons que vous dire merci ; un grand merci.

Le vingt-cinquième anniversaire restera gravé dans notre esprit et le souvenir de cette manifestation grandiose, restera le symbole et le témoignage de notre grande et solide fraternité.

A tous, amis connus et inconnus, nous ne pouvons rester indifférents, nous renouvelons notre admiration devant tant d'abnégation pour ce gigantesque travail, organisé dans ses moindres détails.

Nous vous exprimons notre sincère amitié et nous vous adressons notre salut fraternel. Vos dévoués et chers camarades H.T... ; J.W... ; F.Z... ; J.K... du département du Pas-de-Calais, tous anciens de Mauthausen.

Mon cher ami,

Me voici de retour dans ma maison, il me semble tout d'un coup que je suis seul, après ces journées passées ensemble.

Je veux remercier l'Amicale de ce qui a été fait pour ce pèlerinage, à tous les points de vue, remercier également les responsables des cars et des wagons, enfin tout était impeccable.

J'ai eu la joie, comme beaucoup d'autres, de revoir des camarades plus revus depuis vingt-cinq ans, j'ai enfin passé des journées inoubliables, nouveaux souvenirs qui se joignent aux anciens que l'on ne peut oublier non plus.

Je t'assure, maintenant, je me débrouillerai pour pouvoir être présent aux rencontres organisées par l'Amicale.

Je me devais d'écrire cette lettre ; elle est courte, mais j'espère que tu comprendras la raison pour laquelle je l'ai faite.

Je t'embrasse.

E.D.C.

P.S. Quels souvenirs nous laissent pour ce rassemblement international la délicatesse, le style et le sens humain de notre Président international SHEPPARD !

D'un Vice-Président de l'Amicale

Mon cher Emile,

Je pense que tu es bien rentré à Paris après cette magnifique rencontre du souvenir à Mauthausen qui, par son ampleur, sa dignité, son recueillement, restera profondément gravée dans la mémoire de tous les participants.

Michel HACQ :

Je ne peux terminer sans te dire combien ma femme et moi avons apprécié le pèlerinage du vingt-cinquième anniversaire. C'est une occasion d'affirmer davantage notre profond attachement à notre belle Amicale.

C. M....

Bien chers amis,

Par cette lettre, je vous prie de vous faire mes interprètes auprès de nos camarades du Ljubelj pour toute la gentillesse et la délicatesse qu'ils m'ont témoignée pendant notre pèlerinage. Jamais je n'aurais imaginé qu'en souvenir de mon cher mari, ils auraient pour moi autant d'attentions, j'en suis touchée au plus profond de mon cœur.

Lorsque mon mari est décédé, il y a sept mois, j'ai cru que je ne remonterais jamais la pente, que ma vie était inutile et sans but, mais bien vite j'ai réagi, me disant qu'une femme de déporté devait avoir autant de courage que « eux » en avaient eu. Alors je n'ai plus eu qu'un but, essayer de réaliser seule ce que mon mari voulait faire, c'est pourquoi j'ai entrepris ce pèlerinage, que bien des amis me déconseillaient de faire.

Aujourd'hui, je ne le regrette nullement, bien au contraire, j'ai compris que désormais je faisais partie d'une grande famille, toujours prête à venir en aide à ceux qui sont dans le chagrin et la peine.

De tout mon cœur je vous remercie tous, de même que l'Amicale pour ce voyage magnifiquement organisé. Je vous embrasse.

Hélène MOISAN.

Je tiens à t'exprimer toute ma satisfaction d'avoir participé en famille au pèlerinage du vingt-cinquième anniversaire de la libération de Mauthausen.

Tant au point de vue de l'enrichissement par le contact humain, que sur le plan moral, que sur celui de l'organisation. Le pèlerinage a été une réussite et je tiens à t'en rendre témoignage, merci à toi et à tous ceux qui se sont dépensés sans ménagement pour qu'il en soit ainsi !

C. DUBOIS.

« Il me reste, ainsi qu'à ma femme, le souvenir de ces journées extraordinaires où nous avons revécu intensément, au milieu de nos camarades retrouvés après vingt-cinq ans, une page importante de notre vie. »

P. L....

Textes relatifs à l'égalité des droits

1 - Lettre de douze Amicales de Camps (Mauthausen compris) en date du 20 Avril 1970

Deux jours avant la publication de ce communiqué ministériel, douze amicales de camps, y compris Mauthausen, avaient adressé à Monsieur le Premier Ministre la lettre ci-après :

Monsieur le Premier Ministre,
Les Amicales de camp réunies le 20 avril 1970, enregistrent avec satisfaction la décision de votre gouvernement de déposer un projet de loi instituant la parité entre déportés politiques et déportés résistants. Elles vous remercient vivement de votre geste.

Toutefois, nous appelons votre attention sur la nécessité de réduire le délai de quatre ans envisagé pour donner à ce geste toute sa portée. Les Amicales pensent qu'un délai maximum de deux années serait accepté par leurs adhérents, compte tenu de la longueur des débats préalables qui, depuis quatre ans, ont tenu en haleine tous les déportés.

Nous vous prions de croire, Monsieur le Premier Ministre, à nos sentiments de haute considération.

2 - Texte ministériel du 22 Avril 1970

MINISTÈRE
DES ANCIENS COMBATTANTS
ET VICTIMES DE GUERRE

CABINET DU MINISTRE

CAB/PRESSE n° 386.

Paris, le 22 avril 1970.
COMMUNIQUÉ

Le gouvernement a arrêté les dispositions d'un projet de loi très important tendant à égaliser les pensions d'invalidité des déportés politiques et celles des déportés résistants.

Les statuts respectifs de ces deux catégories de victimes de guerre avaient créé, au regard de leurs droits à réparation, une injuste disparité.

A la veille de la commémoration du 25^e anniversaire de la libération de nos compatriotes détenus dans les camps de concentration, le

gouvernement a tenu à montrer sa sollicitude à l'ensemble des déportés qui ont supporté dans leur détention des souffrances pénibles et des sévices rigoureux, et a consacré dans ce projet de loi le droit de tous les déportés à une réparation égale pour les mêmes infirmités.

Ce projet fait suite à deux mesures votées par le Parlement, sur proposition du gouvernement, et tendant à majorer forfaitairement d'abord de 20 % à partir du 1^{er} janvier 1968, puis de 35 % à partir du 1^{er} janvier 1969, les pensions de 2 500 déportés politiques les plus gravement atteints. Ce projet de loi concerne 11 500 déportés politiques dont la pension va être majorée dans une proportion variable, mais qui sera toujours très élevée, pouvant atteindre et même dépasser parfois le double de la pension d'origine.

Cette mise à parité sera échelonnée sur un délai de quatre ans malgré la dépense importante qu'elle implique.

3 - Lettre de notre amicale en date du 29 Mai 1970

29 mai 1970
Monsieur le Ministre des Anciens
Combattants et Victimes de Guerre
37, rue de Bellechasse,
75-PARIS (7^e)

Monsieur le Ministre,

Notre Amicale s'est associée de grand cœur aux remerciements qui vous ont été adressés le 21 avril dernier par douze organisations d'internés ou de déportés, saluant la décision de principe du gouvernement de réaliser l'égalité des droits entre déportés politiques et résistants.

Cependant, nous voudrions attirer de nouveau votre attention sur l'inquiétude que nous avons alors exprimée quant aux conséquences regrettables que pourrait avoir l'application d'un délai de quatre années, confirmé par votre communiqué du 23 avril dernier.

Nous aurions, à n'en pas douter, à pleurer la disparition prématurée, d'ici au 1^{er} janvier 1974, de nombreux camarades victimes de cette injustice, aujourd'hui solennellement et officiellement reconnue comme telle, et contre laquelle toutes les organisations de la déportation et de l'internement s'étaient

unanimentement élevées dès le 7 décembre 1966.

C'est pourquoi notre Amicale de Mauthausen, fidèle en cela à l'esprit de solidarité qui anime toute son activité, vous demande d'être son interprète pour faire réduire, autant que possible, le délai de mise à parité. Il nous apparaît que — compte tenu d'un côté des années déjà écoulées depuis la promesse faite par un de vos prédécesseurs de régler ce douloureux problème — un délai maximum de deux années prouverait à tous nos camarades « politiques » que la reconnaissance de la nation, réaffirmée par ce vingt-cinquième anniversaire, n'est pas un vain mot.

Persuadés que votre intervention dans ce sens rencontrerait l'accord du Parlement et du Gouvernement,

Nous vous renouvelons, Monsieur le Ministre, nos remerciements et nos souhaits de voir triompher notre requête.

Veuillez croire, Monsieur le Ministre, à l'expression de notre haute considération.

Pour le Bureau
de l'Amicale de Mauthausen,
A. LAITHIER.

Le mardi 2 juin 1970, l'Assemblée Nationale a adopté le projet de loi sur l'égalité des droits, assorti d'un délai de quatre ans pour la mise à parité complète des pensions.

Quand ce projet sera définitif et qu'un décret d'application précisera les modalités de sa mise en œuvre, nous ne manquerons pas d'en informer tous les lecteurs du bulletin.

MISE AU POINT

Suite à la publication dans le « Patriote Résistant » de mai et de juin de divers articles concernant Mauthausen (libération de Mauthausen - lettre de CONSTANCE - compte rendu du pèlerinage) nous tenons à préciser les points suivants :

L'article de R. TELLIER ne reflète que très partiellement la « table ronde » tenue à l'Amicale sur le sujet de la libération du camp central, et ceci justifie une bonne part des remarques contenues dans la lettre de CONSTANCE.

Le rôle des camarades républicains espagnols a été justement mis en valeur par ceux des participants qui pouvaient en témoigner, notamment VALLEY et PERLADO. Il faut noter aussi qu'une partie des débats se rapportait à la libération de grands commandos : Gusen, Ebensee, Melk, dont rien ne subsiste dans la page du « Patriote Résistant ». Il ne reste rien non plus des déclarations de notre vice-président Michel HACQ, conseiller d'Etat (et non Haag) sur le rôle de la solidarité entre Français de toutes opinions à Melk.

D'autre part, le compte rendu adressé par l'Amicale au « Patriote Résistant » relatif au pèlerinage a été regrettamment amputé du passage suivant, concernant l'ouverture du Musée à Mauthausen :

« Un nombre important de photographies ont été fournies par l'Amicale Française. Bien connues des lecteurs du « Patriote » et de « La Déportation », elles proviennent des négatifs subtilisés au péril de sa vie par notre regretté camarade Francisco BOIX, républicain espagnol, alors qu'il travaillait au laboratoire photographique des SS. »

COTISATIONS

Nous vous rappelons que nous tenons à votre disposition votre timbre pour 1970

Cotisation annuelle "Familles"	5 F
Déportés	10 F

A verser selon votre choix, en espèces ou à notre compte postal 5331-73 PARIS.